

Le tableau ENVOUTANT

A mon retour de la soirée, je m'assoupis sur le canapé. Quelque chose avait changé, je ne reconnaissais pas ma maison. Les meubles avaient bougé et ce n'était pas ma décoration, mais j'avais trop mal au crâne pour comprendre. Je revenais d'une grosse soirée, un peu trop alcoolisée. Je scrutai la pièce pour voir ce qui avait changé. Mais tout était différent, il y avait de sombres rideaux, de grands meubles en chêne noir, une cuisine d'un marbre si lisse que ça en était malaisant et il y avait surtout ce tableau. Je le sentais, il m'appelait, il me voulait, ce cadre m'attirait et je me sentais comme envouté. Je me dis qu'il fallait que j'aille dormir car j'avais juste trop bu. J'allai donc me coucher.

A mon réveil, je me dirigeai vers le salon pour voir ce tableau, mais je ne le vis pas : il ne se trouvait plus à son endroit d'origine. Mais même s'il n'était plus là, j'avais le pressentiment de savoir son emplacement. Comme possédé, je me dirigeai vers ma chambre et je le vis contre mon mur. Je sentais son aura malsaine, ce tableau était démoniaque, je me dirigeai vers lui pour le prendre, mais à son touché tout s'assombrit : je m'étais évanoui.

Quand je repris conscience, je vis le soleil brulant me taper sur le crâne. Le sable chaud me brûlait la peau, je ne comprenais pas, j'étais entouré de la mer. J'étais sur une île déserte ou toute vie avait sûrement disparu depuis des décennies. Je commençai à avoir peur, pourquoi me trouvais-je là, étais-je victime d'une très mauvaise blague ? En tout cas si c'était le cas je ne trouvais ça vraiment pas drôle, et méchant. Ne comprenant pas j'explorai pour trouver une sortie quand j'aperçus ce maudit tableau enseveli sous le sable. Je ne voulus pas le prendre mais je me dis qu'il m'aiderait peut-être à retourner chez moi je le touchai pour me refaire téléporter. Comme je l'espérais, je m'évanouis comme quand j'avais atterri ici.

Je me réveillai plein d'enthousiasme, mais je voulus me tuer à l'instant où je vis cette affreuse mer qui m'entourait. Je me laissai dériver, je ne voulais plus entendre parler de ce maudit tableau, je voulais en finir.

Je dérivai sur plusieurs kilomètres je pense, jusqu'à heurter un objet. Je n'y pretai pas attention puis je me dis qu'il pourrait m'aider à me sauver de là comme une bouée ou une fusée de détresse. Je me retournai donc pour voir ce qui me heurtait depuis tout ce temps, quand à la vue du tableau je frôlai la crise cardiaque, ce tableau méphistophélique était de retour encore plus beau qu'avant, sans aucun signe d'usure malgré cette mer qui m'arrachait la peau de son sel, mais lui il se tenait là flottant dans toute sa splendeur. Je voulus résister mais dans un moment de faiblesse, je tendis la main pour toucher à nouveau le cadre maudit. Une étrange énergie parcourut mon corps comme si son aura m'enveloppait, et tout devint noir autour de moi. Quand je repris conscience, je n'étais plus sur l'île déserte, ni sur l'océan déchaîné.

Je me trouvais dans une chambre, j'aurais dit une chambre d'hôpital. Les murs étaient blancs-beige. Par la fenêtre je voyais de nombreux gratte-ciel, cela me rassurait d'être en ville et surtout d'être dans un hôpital. Je contemplais la ville, rassuré que tous ces événements

soient enfin terminés (enfin c'est ce que je croyais). Je ne trouvai pas ce diabolique tableau qui me hantait et cela me rassura.

Je sursautai quand on toqua à la porte. C'était un infirmier. Il m'annonçait qu'un certain Dorian voulait me voir. Avec tous les événements, plus rien ne m'étonnait et j'acceptai la visite de ce Dorian. Il se présenta devant moi comme le propriétaire de l'effroyable tableau que je redoutais tant. Tellement énervé par ce que ce tableau m'avait fait vivre et je lui criai à la tête :

« POURQUOI AVOIR CREE CE TABLEAU !

- Calme-toi je n'ai pas créé ce tableau.

- Alors pourquoi le possèdes tu ?

- C'est le diable il m'a arnaqué, je lui avais commandé un tableau mais il était piégé, je me disais aussi pourquoi il me l'aurait vendu gratuit. Bon je vais t'expliquer pourquoi je suis là. Quand tu es entré dans ma maison, cela a activé mon alarme. J'avais abandonné cette maison à cause du tableau maudit. En fait, ce tableau est possédé par un démon, un sujet du diable qui possède quiconque le touche. Quand l'alarme c'est déclenché je suis venu le plus vite que j'ai pu pour t'empêcher de te faire posséder mais c'était trop tard, et tu étais en train de sortir de chez moi. Je me suis donc dit que j'allais te suivre pour savoir ce que le tableau voulait faire de toi. Je fus surpris quand il loua un bateau, j'eus juste le temps de me cacher dans la soute, je ne voyais pas où l'on allait mais le trajet était long quand le bateau s'arrêta je sortis et te vis te diriger vers une sorte de grotte je te suivis quand je t'aperçus auprès d'une rune ou tu y lisais dans une langue très ancienne, mais je pus déchiffrer c'était de l'oubykh, je ne perçus que quelques bribes de phrases mais je compris que le tableau voulait se séparer de son enveloppe charnelle.

Quand tu sortis de la grotte, il était midi et les force du mal se dissipent vers le midi, ce qui te déposséda. Mais cela m'offrait juste le temps de me recacher dans la soute avant qu'il reprenne le contrôle de toi. Nous étions en bateau depuis huit bonnes heures quand vers dix-neuf heures, le démon s'aperçut de ma présence en voulant prendre une assiette de nourriture dans le coffre nous nous battîmes et il tomba à l'eau et toi aussi. Et puis je n'en sais pas plus que toi. Je suis là parce que j'ai appris qu'un naufragé avait été retrouvé avec un tableau. Mais d'ailleurs où est le tableau ?

- Je ne sais pas je me suis réveillé ici mais je n'ai pas le tableau.

- Mince il ne faut pas que quelqu'un le touche ou le tableau pourrait prendre son contrôle. »

Au même moment, quelqu'un entra dans la pièce avec un pistolet et cria.

« Pour messire Lucifer. »

En tirant une balle en plein cœur de Dorian puis il s'en prit à moi.

Fin

La balade sans retour

Cela faisait déjà 11ans que je connaissais Emira. En effet nous nous étions rencontrés à l'université, et depuis on ne se quittait plus. Nous avions pour habitude d'aller camper dans la forêt non loin de la ville.

Nous décidions à l'occasion de l'anniversaire d'Emira de partir explorer un coin de la forêt bien plus loin de la ville. Nous avions fait attention de choisir un coin isolé, car Emira aimait le calme.

Nous convainquions donc de se retrouver deux jours plus tard à la sortie de la ville, équipé. Nous avons décidé de partir à pied sans trop de chargements.

Après 4 heures de balade sous des paysages envoutants, nous nous arrêtons pour poser notre campement et manger.

Autour de nous, s'étendait à perte de vue des arbres et de la verdure. Les ronces s'enfonçaient et s'accrochaient aux arbres qui, tel des silhouettes dans l'ombre s'agitaient. Leurs apparences semblables à des humains me faisait sentir en insécurité. L'obscurité s'entremêlait aux rayons de la lune ce qui me permettait d'entrevoir les parois de la grotte où nous nous étions installés. Des bruits dont je n'osais pas réaliser l'anormalité m'inquiétais mais ma raison refusait de croire que ces sons n'étaient autre que des animaux dans le froid et des feuilles crépitants sous le vent, les animaux que l'on ne voyait pas mais que l'on entendait pousser des cris effrayants sous la nuit froide. Moi et Emira déballions nos sacs de couchages et sortions notre diner composé de sandwich et de barres de céréales. La nuit se faisait froide et la fatigue nous gagnait.

« -Emira, je suis fatigué, on va se coucher ? »

Je me couchai alors et je me recroquevillais pour ne pas avoir froid puis je tombais dans un sommeil profond

Un poids sur mon corps me réveillait et je vis une personne à genoux sur moi, criant des mots que je ne parvenais pas à comprendre. Elle me griffa avec sa main, une griffure douloureuse et étrange au touchée. Elle s'enfuit en répétant les bruits que je n'osais réaliser quelques heures auparavant en arrivant sur les lieux. J'entendais Emira marmonnait des mots semblables à ce prononcé par la personne. Puis Emira me regarda sans dire un mot. Je me relevais pour reprendre conscience de ce qu'il venait de se passer.

-Emira.....ça... va.

Elle ne me répondit pas

-On part !

Je ne savais pas dans quelle lucidité je fis cette proposition, je vis Emira elle ne parlait plus la terreur pouvait se lire sur son visage, elle en tremblait.

Je la saisis par le bras et ne nous nous mîmes à courir dans la forêt, après deux heures de course intense les rayons du soleil commençaient à apparaître derrière les arbres. Durant c'est deux heures nous n'avions échangé aucun mot.

« -Emira, regarde, là un arrêt de bus ! »

Emira ne répondit pas, nous continuâmes à avancer vers celui-ci.

Nous aperçûmes une guichetière qui nous regarda avec méchanceté, je me contentai d'imaginer qu'elle était là depuis longtemps et que son regard traduisait sa fatigue. Elle était blanche et paraissait vieille, elle avait l'air fatigué. Son regard semblait vide et noir à la fois avec des pupilles très dilatés. Sur sa chemise était inscrit en petit à droite une inscription dont on ne pouvait distinguer

les caractères. J'osais entamer la discussion car cela faisait déjà deux minutes qu'elle me lançait à des regards inquiétants.

“Bonjour, madame.

Elle ne répondit pas.

-Euh ...vous vendez des tickets de bus ?

Nouveau silence de sa part.

-Euh .. S'il vous plaît, quand passe le prochain ?

- Il ne passe pas pour vous, vous n'êtes pas les bienvenus.

-Mais... » Je n'osais pas insister plus et nous reprîmes la marche.

Nous étions sales et épuisés nous n'avions pas mangés et pas suffisamment dormi mais je devais assumer pour Emira qui ne se sentait vraiment pas bien, malgré ma blessure douloureuse au visage qui me brûlait et me démangeait, nous avions tout fait ensemble et je me devais de la protéger en cas de besoin comme elle l'avait toujours fait pour moi. Je crois que c'était la première fois que je la voyais comme ça et pour une fois c'est moi qui serais fort pour elle pour la remercier, j'essayé de la rassurer de lui parler afin qu'elle se sentent mieux mais elle ne m'écoutait pas, elle avait l'air ailleurs et traumatisé.

Une heure et demie plus tard, ce qui nous sembla être une éternité, nous aperçûmes des bâtiments. Nous courûmes vers ceux-ci, épuisés, je demandais à une passante le chemin du commissariat qu'elle m'indiqua gentiment.

Nous arrivâmes au commissariat et une policière vint vers nous.

“C'est pourquoi ? lâcha-t-elle simplement

C'était une petite femme noire avec des cheveux crépus elle me regardait avec ses superbes yeux couleur ébène perçant.

-Eh oh ! m'interpella tel

-. Oui ...désolé, bonjour En effet j'étais dans mes pensées depuis tout à l'heure je ne m'étais pas rendu compte qu'elle m'avait adressé la parole Je repris donc mes esprits.

- C'est pourquoi du coup ?

-Une plainte ? dis-je pas sûr de moi

- Ah ok ! Attendez là-bas je vais prendre votre déposition

Je m'assis prenant Emira par le bras, la laissant debout derrière moi. La policière revint s'assit en face de moi l'air exaspérée, devant son ordinateur

-Bon, donc, on part sur quoi ?

-C'est... enfin... bégayai-je, on nous a agressé avec mon amie.

-Oui ?... La femme commença à taper sur son clavier.

Je lui racontais tout n'oubliant rien mentionnant : la griffure, la créature étrange, la grotte, Emira...

Elle écouta, nota. Puis elle s'arrêta d'écrire me regardant très sérieusement et dit

-Vous me parlez depuis tout à l'heure d'une Emira mais qui est-elle, et où est-elle maintenant ?

Sa question m'interpella, mon ami se trouvait derrière moi et je l'avais montré plusieurs fois au cours de la discussion. Je me levai alors et regardai dans sa direction ... plus rien... elle avait disparue... elle n'était plus là ! Je sentis un souffle sur ma nuque et j'entendis une voix, sa voix, elle dit seulement " ils ne sont pas réels, ils sont là pour moi..."

Je me réveillais dans mon lit entouré de mes parents, je ne me souvenais plus de rien à part qu'elle n'était plus là, et que quelqu'un lui voulait probablement du mal. Je criais alors

-Emira où et Emira ?

Ce à quoi mes parents répondirent qu'ils ne la connaissaient pas et qu'elle n'existait probablement pas. Ils me racontèrent par la suite qu'au commissariat de police je m'étais mis à hurler son nom paniqué. Mais pourtant elle était là, elle avait bel et bien été mon amie et mes parents la connaissaient. J'essayé alors de leur rappeler des souvenirs avec cette amie mais mes parents me dirent que c'était sûrement le fruit de mon imagination et qu'il fallait que j'arrête. Ils ajoutèrent aussi que se « soit disant arrêt de bus » dont j'avais parlé à la policière n'existait pas et qu'à cet endroit il n'y avait qu'une vaste plaine. En revanche la griffure sur ma joue n'avait pu être identifiée elle ne correspondait pas à une griffure humaine ni animal ni végétale et aucune arme ne pouvait en être responsable.

Quelques jours étaient, alors, passés sans signe de vie de mon amie j'avais beau la chercher, retourner à son appartement, rien. Celui-ci n'était même pas signé à son nom et il était occupé par une autre famille. Plus aucune de ses affaires n'étaient là où elles les avaient laissées. Plus rien de cette femme n'existait plus personne ne se souvenait d'elle sauf moi, pourtant j'étais sûr ! Etais-je fous ? L'avais-je imaginé ? rêvé ?

Les jours passés et je n'avais plus le choix il fallait reprendre ma vie, la laisser derrière moi un matin donc je retournais à mon travail utilisant ma voiture j'arrivais je m'assis sur le siège conducteur je senti quelque chose sous mes fesses, quelque chose de moelleux je me levais alors pour constater l'objet ... C'était sa peluche, sa petite peluche bleue, celle que je lui avais gagnée à la fête foraine, il y a bien longtemps, et depuis, elle ne s'en séparait pas.

ELLE

En entendant mon fils pleurer, je revis cette sombre période de ma grossesse. Je me revoyais devant l'orphelinat main dans la main avec Louis. « Tu es sûre ? » me demanda-t-il « oui je suis sûre », « pas de retour en arrière ? » dit-il « c'est bon je suis prête à être maman ». Nous passions de chambre en chambre parlant à chaque enfant, mais aucun n'attirait notre attention, à part elle. Elle avait les cheveux noirs, un visage angélique qui reflétait la perfection. Mais un regard sombre et inquiétant. Sa beauté m'a tout de suite sauté aux yeux et j'ai tout de suite voulu l'adopter. Louis et moi étions tellement fières de pouvoir dire qu'un être aussi magnifique était notre enfant. Les premiers jours de notre cohabitation furent dérangeants et inquiétants : Beth ne nous parlait jamais, sauf pour nous faire d'étranges demandes. La première fois que j'ai osé m'opposer à ses demandes, mon verre m'exploda entre les doigts. C'était la première fois que je la voyais énervée, son regard me glaça le sang. Depuis, chaque nuit, nous entendions un sanglot provenant du cimetière à minuit. Et à cette heure précise, elle voulait toujours se rendre dans ce cimetière, et chaque soir, Beth se positionnait devant une tombe et la fixait. Ce cimetière qui était notre seul voisin, n'était plus utilisé depuis de nombreuses années. Ce qui me parut étrange, ce fut quand je m'opposais à elle, mon agresseur qui avait gâché mon enfance apparaissait alors dans mes rêves. J'avais un pressentiment qu'elle y était pour quelque chose, mais je savais que c'était ridicule. La première fois qu'elle pleurait fut un moment horrible. Ses sanglots n'avaient rien avoir avec ceux d'une petite fille. On aurait dit un rire qu'on ne voyait que dans les films d'épouvante. Ses yeux se dilataient tellement et devenaient si noirs qu'on ne distinguait plus son globe oculaire. Elle paraissait tellement malveillante que j'en eu un mouvement de recul. Cette nuit-là, mes cauchemars semblaient plus réels et plus horribles encore.

Le lendemain, je fus réveillée par les klaxons d'une voiture. Quand je sortis pour voir, je découvris un cortège funèbre. Je n'en avais jamais vu depuis notre emménagement dans cette petite maison. La chose qui me frappa le plus était qu'il n'y avait pas d'invités. J'allais parler au conducteur et il me raconta, la mort soudaine et étrange du défunt, un orphelin. On l'aurait retrouvé en pleurs dans son appartement, gisant sur le sol en hurlant de douleur. Il pleurait de douleur et même ses larmes paraissaient le faire souffrir. Le conducteur n'avait pas l'air serin, quand il me raconta qu'il jurait l'avoir entendu pleurer dans son cercueil sur le chemin. Pourtant l'autopsie avait décrété qu'il était décédé. Puis je regardais le chauffeur enterrer le corps du malheureux qu'il ne connaissait même pas. Quand je retournais vers la maison, je vis Beth, à la fenêtre du salon, qui regardait par la fenêtre en direction du cimetière avec un large sourire sur son visage. Quand elle m'aperçut, elle retrouva son visage dur et parti en courant. Depuis cet événement, chaque jour pendant une semaine, je guettais par la fenêtre l'arrivée des potentiels proches du malheureux. Mais personne ne vient. Chaque jour je voyais Beth dans le cimetière sans avoir eu la permission. Elle se tenait près de la tombe du nouvel arrivant. Quand je lui criais de rentrer, elle m'ignorait mais au fond, j'avais l'impression qu'elle ne m'entendait pas. Quand j'allais la voir pour la forcer à rentrer, son bras était dur comme une statue de marbre. A ce moment-là, pour la première fois je la fuyais et partis en courant. J'appelais alors Louis de toute urgence en lui expliquant la situation. Il m'écouta en m'assurant que je n'étais pas folle, car lui aussi avait remarqué des choses étranges avec cette enfant. Nous commençons vraiment à devenir paranoïaque, car les cauchemars de Louis ressemblaient au mien, il revivait lui aussi ses traumatismes d'enfance. Il revoyait chaque nuit après avoir tenu tête à Beth, son père violent battant sa mère et le cherchant pour le frapper.

Les jours qui suivirent nous essayions de nous convaincre que Beth était totalement normale mais peut-être handicapée. Elle devenait de plus en plus terrifiante et difficile à consoler. Elle me racontait un soir qu'elle n'arrivait pas à dormir car elle entendait « les pleurs qui me menaçaient en appelant mon nom ». J'étais de moins en moins rassurée dans cette maison avec cette enfant. Un jour de pluie, je découvris que j'étais enceinte, j'attendais un enfant que je ne pensais jamais pouvoir avoir naturellement. Pourtant la nouvelle ne me réjouissait pas. Si mon enfant naissait, comment Beth allait-elle réagir, je ne voulais pas que mon enfant connaisse la peur dès son plus jeune âge. Je voulais en parler à Louis, car je ne savais pas quoi faire ni quoi en penser. Beth devenait de plus en plus méchante et malveillante, elle pleurait sans arrêt et devenait très exigeante sur ses demandes. Des corbillards passaient tous les jours, avec la même histoire. Pleurs, orphelins, pas de famille, bruit dans le cercueil,

et pas d'invités. Je commençais à avoir très peur de Beth, je n'arrivais plus à la regarder dans les yeux. J'avais l'impression qu'en un seul coup de regard mon bébé allait être menacé par ce monstre au visage d'ange. Tous les soirs j'essayais de parler à Louis de l'enfant mais à chaque fois que je prononçais le prénom de Beth elle arrivait sans faire aucun bruit comme si elle s'était téléportée. Nous l'appelions alors « Elle » pour pouvoir parler d'elle tranquillement. Quand j'annonçais la nouvelle à Louis il fut d'abord heureux mais comme moi sa joie était mitigée à cause d'Elle. Nous commençons sérieusement à nous poser des questions. Il était hors de question que Elle vive sous le même toit que mon enfant.

Je regrettais profondément l'adoption de cette enfant, elle n'avait rien de normal. Je comprenais pourquoi elle n'avait jamais été adoptée, son regard dur avait fait fuir plus d'un parent, je les comprenais maintenant. Des pensées très sombres s'emparaient de moi, j'avais envie de me débarrasser d'elle. Un jour après avoir bien discuté du pour et du contre avec Louis, je me décidais à l'abandonner. Nous l'emmenions faire un pique-nique à plusieurs kilomètres de la maison et quand elle décida de partir seule explorer la forêt seule, nous saisissons alors notre chance et partions vers la voiture et rentrions chez nous pleins de remords. Je m'en voulais car ce n'était qu'une enfant et mes craintes envers elle étaient peut-être infondées. Mais que ne fut pas notre surprise, quand nous l'avons retrouvée assise sur son lit décapitant sa dernière poupée. Malgré la surprise nous faisons comme si de rien n'était. Elle devenait de plus en plus méchante et violente avec moi.

Ce fut deux mois après notre tentative d'abandon que tout dérapa. Chaque jour elle s'appuyait sur mon ventre et écoutait, je retenais ma respiration, j'avais peur qu'elle entende le cœur du bébé. Mais comment pouvait-elle être au courant ? La petite me répétait sans cesse qu'elle entendait des pleurs venir de mon ventre. Était-ce vrai, mon bébé était-il en train de pleurer, à cause d'Elle ? Cette fois-ci j'en étais sûre, Beth n'était pas normale, et si c'était à cause d'elle que des gens mourraient ? Peut-être mon imagination me jouait des tours, mais j'avis de plus en plus l'impression que tout était de la faute de cette gamine. Elle regardait mon ventre chaque jour, comme si elle essayait de communiquer avec mon enfant. Si c'était ce qu'elle voulait faire, je ne voulais pas qu'elle lui adresse la parole. Un soir pendant que Beth était allongée sur le ventre, je l'entendis chantonner à l'adresse du bébé « la, la, la oh oui tu es à l'étroit là-dedans, tu n'arrives plus à respirer à cause de moi, oh oui, tu vas mourir petite chose » à ce moment-là, je la repoussais, de peur que ce qu'elle disait était vrai. Elle commença alors à rire, un rire maléfique et sans joie. A ce moment-là quand elle se retourna vers moi, je ne distinguais plus aucuns traits humains sur son visage. Maintenant j'étais sûre elle connaissait l'existence du bébé.

Un soir pendant le dîner, elle se tourna vers moi regardant mon ventre, faisant jouer son couteau dans ses mains et me dit « je ne veux pas du bébé, tue-le, sinon c'est moi qui m'en chargerais, il m'énerve à pleurer tout le temps ». Ce fut comme un choc électrique, automatiquement je protégeais mon ventre. J'étais sous le choc, et si c'était vrai, et si mon bébé pleurait à l'intérieur, je croyais qu'elle ne pouvait pas se passer de lui. Et elle menaçait de le tuer. Louis se leva d'un bon, et lui arracha le couteau des mains et le jeta à l'autre bout de la pièce. Il était hors de lui, je ne l'avais jamais vu dans cet état de panique et de rage. Il attrapa le bras maigre de Beth et lui hurla « SORS DE CHEZ NOUS SALE MONSTRE » « non », lui répondit Beth. Elle se mit alors à pleurer, et devint alors incontrôlable, elle se jeta alors sur moi en me tapant le ventre avec une force qui n'était pas celle d'une petite fille de son âge. Ses yeux noirs se dilataient, elle paraissait fondre de rage. Comme si ses larmes étaient un acide qui lui brûlait le visage. Ses larmes paraissaient aussi brûlantes que de la lave. Son visage commençait à se décomposer sous le contact des gouttes. Je ne pouvais pas la consoler ni n'en avais l'envie, on aurait dit qu'elle était possédée par quelque chose de malveillant et incontrôlable. Louis la prit et la jeta le plus loin de moi. En atterrissant, elle se cogna au meuble de la cuisine et pleura encore plus fort. Ses sanglots n'étaient plus qu'un long hurlement sinistre ininterrompu. Elle ne reprenait plus sa respiration. Elle se jeta sur nous, ses larmes commençaient à faire fondre des bouts de sa chair comme son bras ou son torse. Bientôt elle n'avait presque plus de visage, je ne voyais plus que ses yeux qui enflaient, plus noirs encore. Quand les gouttes tombaient sur le sol, le parquet se trouait. Laissant des trous noirs à la place du sol. Plus les larmes coulaient plus elle se trouait. Mais elle s'arrêta à mi-chemin dans sa course, et un cri de douleur lui échappa, ses larmes la faisaient fondre dans d'atroces souffrances. Elle n'avait presque plus de torse et ses jambes n'étaient plus que deux genoux, roussis. Puis elle explosa de larmes, en les projetant partout dans la pièce. Je me réfugiais sous la table pour échapper à cette pluie d'acide. Quelques

secondes plus tard, il ne restait qu'un trou béant à la place de Beth. Elle avait fondu dans le sol, ne laissant qu'un trou derrière elle. En me penchant pour voir, je constatais qu'il n'avait pas de fin. Comme si elle avait été aspirée par le sol. Et qu'elle se cachait là quelque part dans le sol de ma maison. J'eus un vertige et me reculais.

Depuis ce jour, nous avons déménager, Louis et moi. J'avais toujours peur de la voir émerger du trou avec un couteau volant tuer mon fils. Chaque nuit je faisais les mêmes cauchemars, mon agresseur arrivait et je pleurais avec la même voix qu'Elle. Cela faisait un an, mais elle restait gravée dans mon esprit.

LA BAGUE SROU

PROLOGUE :

Il y a 25 ans

Je m'appelais Talmeaux et je vivais à Tokyo avec ma mère Joséphine depuis ma naissance. Ce jour- là, Un beau jour de printemps, c'était mon anniversaire et nous allions acheter des billes et des cartes.

« Maman, maman ! Dépêche-toi j'ai trop hâte !

- Oui, j'arrive ! Mets tes chaussures ! »

Nous montâmes dans la voiture et nous sortîmes de l'appartement. Maman démarra la voiture et nous partîmes aussitôt. On arriva au rond-point quand soudainement un poids lourd immatriculé Etats-Unis fonça vers nous.

« Maman ! attention ! »

Trop tard. Je me retrouvai éjecté sur le sol et j'entendis ma mère suffoquer.

- Maman ça va ?

- Laisse- moi, il est trop tard pour moi mais prends cette bague et garde-la au péril de ta vie, vite pars !

A ce moment- là, la voiture recouvrit le corps de ma mère. Je restai seul avec la police mais surtout avec la mystérieuse bague.

CHAPITRE 1 : UNE NOUVELLE VIE.

25 ans plus tard.

Je m'appelais Talmeaux Hindi, j'avais 31 ans et j'habitais toujours à Tokyo avec mon ami Jaques Palmier (pas mon amoureux mais mon colocataire). J'avais investi dans l'immobilier et maintenant c'était le grand jour : nous déménagions à Los Angeles pour y vivre. Ce serait au treize Sunset Boulevard près de la très célèbre rue Frangipane. C'était parti, au revoir Tokyo direction Los Angeles. Nous arrivions à l'aéroport vers douze heures moins 10 et nous embarquâmes vers 13h. Tout se passait bien dans l'avion même si le steward me parût étrange car il clignait des yeux d'une façon bizarre. Quand soudain, nous entendîmes un sifflement strident. Tous les passagers criaient et une voix venue des haut-parleurs disait : « Je suis Steven Mc Ford et je suis votre pilote. Le réservoir gauche a pris feu, je vous prie de prendre vos masques et vos gilets de sauvetages situés sous les sièges et de ne pas paniquer ». Ni une, ni deux, Jaques et moi nous lançâmes un regard et nous prîmes les masques et les gilets de sauvetage. Mc Ford reprit : « Veuillez attacher vos ceintures et écouter le protocole de sécurité. Une fois que nous aurons amerri car nous sommes dans l'océan pacifique, je vous prie de vous détacher et de descendre par les toboggans que nous allons installer sous les portes ». Et dans un grand fracas, nous descendîmes à toute vitesse vers l'océan pour frôler la mer. A la dernière seconde l'avion amerri et nous sortions par les toboggans. Des zodiacs de garde côte venaient nous chercher mais je n'avais pas de trace de Jaques. Je dis au garde cote qui semblait être le chef que mon ami n'avait toujours pas été retrouvé. Nous le recherchâmes pendant une heure mais rien. Le sauveteur me dit : « il n'est plus de ce monde. Toutes mes condoléances ». Nous rentrâmes sur la cote le cœur serré je m'installai au Marina hôtel de Miami car nous avions atterri près de la côte Californienne. Je me rendis au poste des gardes côtes et ils m'informèrent qu'ils n'avaient rien

trouvé. J'appris aussi que Jacques était le seul disparu avec le steward bizarre. Je rentrai le cœur gros et les yeux embués de larmes. Je n'ai pas dormi de la nuit. Le lendemain, je pris un taxi pour l'aéroport de Miami et je pris le vol pour Los Angeles. Le vol se fit sans encombre. Une fois arrivé à Los Angeles, je pris un taxi pour le 13, Sunset boulevard.

CHAPITRE 2 : DES ÉVÉNEMENTS INEXPLICABLES.

Je découvris ma maison. Très grande, elle avait appartenu à un chercheur d'or qui avait fait richesse au Texas. L'agent immobilier m'attendait déjà et clignait de yeux comme le steward. Il ne m'inspirait pas confiance. Une fois propriétaire, je me rendis au centre où mes meubles étaient et je fis le ménage dans la maison. Une fois la maison aménagée (j'avais pris toute l'après-midi), je m'endormis sur mon lit. Je fis plein de cauchemars où je voyais ma mère et Jaques. Je me réveillai en sueur et je vis par la fenêtre que la lune était rouge comme du sang frais. Je mis mes chaussons et sortis mais la lune formait un croissant chaleureux et des passants riaient dans la rue. Je crus que la fenêtre était sale donc je la nettoyai mais une fois propre comme un sou neuf, la lune était toujours aussi menaçante et il n'y avait pas âme qui vive dans la rue. Je crus que c'était un cauchemar et me frappai mais je ressentis la douleur. Je vivais un cauchemar éveillé... Quand soudain, un cri strident perça le silence de mort qui sévissait dans la maison. Je courus dehors mais personne ne semblait avoir besoin d'aide. Je me persuadai que c'était mon imagination qui me jouait des tours. Je me recouchai dans mon lit en bois de chêne avec mes draps douilletts comme la laine.

CHAPITRE 3 : UNE MANIFESTATION ÉTRANGE.

Après une nuit mouvementée, je me réveillai vers 10 heures. Je me levai de mon lit pour manger mon petit déjeuner. Pas très réveillé, je manquais de réflexes. J'ouvris la porte et je vis une chaise qui tombait de la porte. Comment cela était possible ? J'étais persuadé d'avoir fini mon rangement. Je sortis faire mes courses et découvrir mon quartier. Je passai au Carrefour Market de la rue Frangipane, là où le célèbre Mamadou Noël donnait des cadeaux. J'achetai à manger pour deux semaines quand un rayon entier tomba juste à côté de moi. Je l'esquivai de justesse. Tant de malheur me fatiguait plus que je l'étais déjà c'est pourquoi je décidai de rentrer chez moi quand on faillit m'écraser alors que j'étais prioritaire. Arrivé à la maison je m'assis sur mon canapé car j'étais submergé par les événements quand le canapé céda et ouvrit un trou...

CHAPITRE 4 : UNE PIÈCE SECRÈTE ET DES EXPLICATIONS.

Le canapé jaune tomba dans une cave. Je m'y aventurai et je remarquai des inscriptions de langue inconnue avec un trou dans une table comportant des signes étranges. Je découvris un escalier et je l'empruntai quand soudain une voix semblable à celle du steward de Tokyo air et de l'agent immobilier. Je me retournai, haletant. Je vis une créature difforme avec des cornes et une barbe noire accoutrée d'habits étranges et il clignait des yeux comme le steward et l'agent immobilier. La bague se mit à s'agiter et à scintiller et il me dit :

- Talmeaux, te revoilà.
- Qui es-tu, vile créature ?

- Tu ne me reconnais pas, je vais t'expliquer : je suis le fameux conducteur du camion qui a chargé ta voiture. Je suis également le steward de l'avion et l'agent immobilier. Je te laisserai partir à une condition, donne-moi ta bague ! celle que j'ai recherché depuis tant d'années...
- Jamais, c'est un souvenir de ma mère ! »

Et alors la phrase de ma mère qui me disait de garder la bague me revint à l'esprit. J'entendis la voix de ma mère qui émanait de la bague : « Talmeaux ! Talmeaux ! La bague ! Mets-la sur le réceptacle ! C'est le trou dans la table ! »

Ni une, ni deux je m'élançai dans les escaliers et je mis la bague dans le trou. A l'instant où la bague fut insérée dans le réceptacle, elle scintilla et remplit la salle d'une lumière vive. Le démon poussa un ultime hurlement et se fit aspirer dans la bague.

EPILOGUE

Trois mois après mon emménagement, je décidai de changer le faux-plafond car je le soupçonnais d'héberger des rats. Une fois enlevé, je découvris un manuscrit datant d'au moins un millénaire. La couverture était arrachée et les pages à demi rongées. Je le feuilletai très soigneusement et je m'aperçus qu'il parlait d'une religion ancienne disparu à ce jour. Je le lus toute la nuit. J'ai compris qu'il parlait d'une croyance de là où je suis née et cette religion voulait qu'il existe des objets sacrés avec des pouvoirs surnaturels. Parmi eux, il y avait le totem Makka, qui donnait l'immortalité à son possesseur, l'épée des Astres qui était fabriqué d'un métal extraterrestre qui était incassable, incroyablement tranchant et qui pouvait s'enflammer. La dernière était une bague nommée la bague Sirou qui pouvait enfermer les esprits méphistophéliques et qui pouvait ressusciter un être tué par ce même démon. Je compris que la bague qui était en ma possession était la bague Sirou car le démon s'était fait enfermer dans ma bague. Cela expliquait les attaques répétitives du démon mais personne n'avait été ressuscité pourtant ? A ce moment-là, on toqua à la porte. Un homme de mon âge qui était recouvert de bandages me faisait dos. Je le reconnus quand il se retourna. Il dit : « Tu m'as manqué. Si on prenait un café ? ».

THE END

Insomnies

Un matin d'hiver, je me levais et comme chaque jour, je descendais dans la cuisine pour manger :

« Bien dormi ? » me demandait ma sœur.

« Bien et toi ?

-De même, me répondit-elle entre deux grandes bouchées de ses tranches de pain dégoulinantes de Nutella ».

Et comme à son habitude, ma sœur mangeait de façon gargantuesque. Et toujours dans cette même routine, elle me disait :

« Tu ne prends que cette maigre tranche de pain ?

- Comme d'habitude, tu sais très bien que je ne mange pas beaucoup le matin. »

Lorsque j'avais fini, je rentrais dans ma voiture et me dis que j'avais bien fait de démarrer le moteur en avance. Avec ce froid, il mettait plus de temps à démarrer. Le trajet commençait bien, les routes étaient déneigées et le verglas des autres jours avaient disparus suite au sel mis par les intervenants municipaux. J'entendais des chuintements lors du trajet mais j'étais loin de me douter que mon pneu allait se décrocher de ma roue pour dévaler dans un ravin. C'était mon seul pneu de qualité, un pneu Michelin. Si seulement je n'avais pas oublié mon téléphone !

Je n'étais pas très loin de mon lycée mais avec ce froid, cette petite marche ne me donnait aucune envie. Au bout d'un petit moment, je vis des ombres bouger au loin. Je les hélais mais ils ne me répondaient pas alors je me mis à courir. Une des ombres tombait à terre lorsque l'autre s'enfuit. Lorsque j'arrivais sur leur lieu de rencontre et je vis un corps, gisant sur le sol. Une tache rouge apparaissait son torse. Je tâtais son pouls et je me rendis compte de l'horrible vérité : il était mort. Son visage blême se confondait avec la neige.

Une fois au lycée, je m'empressais de prévenir le proviseur du meurtre qui s'était produit. J'étais troublé pendant tout le reste de la journée, tellement que M. Cartouche, mon professeur de mathématiques appela mes parents pour qu'ils puissent venir me chercher.

Une fois chez moi, je mangeais, pensant que cela ferait passer mon trouble et allais dans ma chambre. Je voyais sans cesse la tête du garçon mort dans la neige. Le soir, je n'arrivais pas à m'endormir, je sortais dehors pour respirer de l'air frais lorsque je vis mon pneu Michelin. Il massacrait tous les habitants de mon petit village en leur roulant dessus avec une puissance surnaturelle. Des cadavres gisaient dans les rues. Tout à coup, le pneu se tournait vers moi et il fonça sur moi. Je n'avais aucun moyen de me défendre. Il s'approchait de plus en plus, au dernier moment, je l'esquivai mais malheureusement il réussit quand même à broyer ma main.

Soudain, je me réveillais en sursaut mais me rassurais en me disant que ce n'était qu'un rêve. Cependant la douleur persistait. Je regardais ma main et la vis désarticuler. J'étais tombé dessus pendant mon sommeil. Je ne pouvais pas bouger ma main et mes doigts. Il était deux heures du matin. Je criais pour prévenir mes parents. Ils arrivèrent aussitôt et me demandèrent ce qu'il se passait. Je leur expliquais et ils appelèrent aussitôt les secours qui mirent une demi-heure à arriver. Ils m'emmenèrent aux urgences en passant devant le cadavre que j'avais vu la veille. Cependant, il n'avait l'air de ne pas le remarquer. Il se faisait dévorer par des corbeaux au plumage noir qui contrastait avec la blancheur de la neige.

Une fois arrivé aux urgences, on me mit sur une table d'opération et un corbeau rentra par la grille d'aération. Puis un deuxième arriva puis des dizaines jusqu'à ce que la pièce soit remplie de corbeaux ils se mirent à former un humain ou plutôt une silhouette qui ressemblait à celle du tueur que j'avais vu sur la route puis l'étrange silhouette s'approcha vers moi puis les corbeaux m'attaquèrent mais je réussis grâce à mon bras gauche à protéger mon visage. Les corbeaux se tassaient au milieu de

la pièce. C'était comme une tornade qui s'éloignait et se dirigèrent vers la fenêtre. Ils étaient partis. Juste une plume était restée sur le sol.

Je me réveillais, c'était encore un rêve. J'étais chez moi, dans mon lit mais cette fois-ci il était dix heures du matin. Je regardais mes mains. Un plâtre me couvrait la droite tandis que des griffures et d'autres blessures étaient présentes sur la gauche. Dans ma main gauche je vis une plume de corbeaux. Je commençais à paniquer, je ne mettais donc pas à blesser dans la nuit. Mes rêves étaient donc liés à la réalité. Ma respiration était bruyante et saccadée. Les battements de mon cœur accéléraient.

Après ce qui me sembla une éternité, une fois calmé, je me levai et poussai un cri qui ressemblait plus à un gémissement. Suite à l'attaque des corbeaux, tout mon corps me faisait mal et ma main broyée n'arrangeait pas les choses. Je descendais les escaliers le plus naturellement possible. Je ne voulais pas alerter mes parents. J'avais peur. Peur oui ou plutôt j'étais terrifié. Seulement, en parler à mes parents n'était peut-être pas une super idée. Ils auraient alerté tout le village en une seule journée. Je préférais donc garder le secret pour éviter qu'on prenne ma famille et moi pour des fous.

« Tu t'es enfin réveillé ? »

Mes parents étaient face à moi, assis sur le canapé. Je m'asseyais à côté d'eux, me retenant de grimacer. Mes blessures continuaient de me faire mal.

« Nous sommes désolés, continuent-ils,

-Pourquoi ?

-Ta main... ne se guérira peut-être jamais. »

J'essayais de ravalier mes larmes mais une larme s'échappa. Elle sortit par le coin de mon œil droit, coula le long de ma joue jusqu'à mon cou. Une deuxième, une troisième... Je laissai échapper un sanglot. Mes parents me pris dans leurs bras ce qui aggrava mon cas puisqu'ils appuyaient inconsciemment sur mes blessures. Les larmes coulaient sans limites, sans s'arrêter. J'avais honte mais ne pouvais pas cesser de pleurer.

Je mis mes chaussures et mon manteau, sortis prétextant que je devais prendre l'air et me mis à courir une fois seul. Mes larmes continuaient à couler et j'ignorais la douleur. Par terre, je voyais les traces humides laissées par mes larmes mais aussi des traces rouges : des traces de sang, pourtant je ne saignais pas. Je m'en fichais. Je continuais de courir. J'arrivais en haut de la colline qui surplombait mon village. Je m'allongeais sur la neige qui fondit aussitôt sous moi et je me trouvais donc sur l'herbe nouvelle du printemps. Tout à coup, toute la neige fondit sur la colline. La température remonta et c'était la farandole des abeilles, des papillons et des bourdons. Des fleurs poussèrent et furent polonisées l'instant suivant par des insectes. L'odeur de la sève et des épinettes des conifères rentra dans mes narines.

Seulement, quelque chose troublait ce paradis : cela avait l'air réel mais ce ne l'était pas. À cette pensée le ciel s'assombrit et je vis une dizaine de points noirs, puis une centaine et enfin je m'aperçus que c'était des corbeaux, pas des corbeaux ordinaires, les mêmes corbeaux qu'il y avait sur le cadavre. Ils me survolèrent et lâchèrent des masses noires devant moi. Des cadavres. Les cadavres de mes parents, de ma sœur, de mes grands-parents, de toute ma famille. Je n'eus pas le temps de pleurer que les corbeaux me percutèrent dans le dos. Je tombai en avant, crachai du sang, pleurai du sang. J'essayais de me réveiller mais je n'y arrive pas. Cela continuait et je me trouvais maintenant plus sur la colline. Je me trouvais dans un océan... un océan de sang. Je m'y noyais. J'essayais toujours de me réveiller mes comme à ma dernière tentative, je n'y arrivai pas. Je résignai donc à me calmer pour me réveiller.

« Plus facile à dire qu'à faire, me dit une voix dans ma tête » me dit une voix dans ma tête.

En effet, je me noyais toujours, à l'infini, ne mourant jamais. Alors, je fermai les yeux et me concentrai. Je me remis à respirer sous l'eau, enfin sous le sang et pensai alors que j'étais chez moi.

Je me réveillai enfin, dans mon lit. Je descendis dans le salon et je vis sur le canapé mes parents... morts. Mes rêves n'affectent donc pas que moi. Ma mère tenait dans ses mains un livre je commençai à lire une phrase tout en train de tremper le livre de mes larmes « Optimism is the faith that leads to achievement. », Helen Keller. Autrement dit « L'optimisme est la foi qui mène à la réussite. »

J'essayais de m'approcher plus pour voir la suite lorsque je me cognai sur un mur invisible. Le sol se déroba sous mes pieds et je me trouvais dans un monde parallèle. Tout était blanc. J'avais l'impression de flotter dans le vide. Au loin j'apercevais une silhouette familière. J'essayais de m'en approcher mais je ne pouvais pas bouger. Soudain je me souvins, c'était la deuxième silhouette du jour de meurtre. Je sentis ma pomme d'Adam monter et descendre dans ma gorge. Je ne pouvais m'enfuir face à ce meurtrier. J'étais un prisonnier voué à mourir mais je me souvenais de ce proverbe dans le livre de ma mère. J'essayais d'être optimiste en me disant que mourir serait une sorte de libération. Seulement, était-ce vraiment une pensée optimiste ? Mourir, était-ce vraiment une réussite ?

Perdu dans mes pensées, je me réveillais sans m'en rendre compte. Cependant, je restais angoissé. Je ne remarquais même pas que j'étais dans une salle d'hôpital, mes parents assis sur le bord de ma couchette.

« Je ne comprends plus rien. Est-ce que tu peux m'expliquer Papa ?

-Lorsqu'on t'as appris que ta main ne guérirait peut-être pas, tu es tombé dans les pommes. On a réappelé les urgences et tu ne t'es pas réveillé avant aujourd'hui. »

Après ces paroles, mon père et ma mère fondit en larmes et je n'osai pas leur demander quel jour nous étions puisque je voyais le soleil éclatant, la neige fondue, les insectes et les plantes. Je ne me sentais pas bien et mon dos commençait saigner, et mes parents se figeaient. Mon rêve faisait effet, il mourait. Je pleurais sentant les corbeaux dans mon dos. Un infirmier alerter par mes pleurs fit interruption dans la chambre. Il poussa à son tour un cri en voyant mes parents morts et mes draps en sang. L'hôpital entier rappliqua dans ma chambre mais mes larmes brouillaient ma vision et je ne voyais plus rien.

Lorsque je fus guéri, on me transféra dans un orphelinat où j'appris la mort de ma sœur. Toutes les nuits, le même rêve, ou devrais-je dire cauchemar. Je suis dans ce monde parallèle où la silhouette se rapprochait de plus en plus. Une nuit, elle avait disparue. Me croyant enfin libre, je me retournai et la vis, avec une tête sans visage. Elle m'asséna un gros coup de couteau. Je me réveillais en sursaut et vis que j'étais encore en vie mais je n'avais pas prévu de voir la silhouette penchée sur mon lit. Cette fois-ci elle m'asséna un gros coup de poignard et je mourus pour de bon. Je ne sais par quel miracle mais mon corps se transforma en cette feuille où vous lisez mon histoire.

Un rendez-vous sanglant

Mon téléphone sonna, en me frottant les yeux, je l'attrapai pour voir qui avait osé m'envoyer un message à 6h30 du matin. C'était la dixième fois que je séchais les cours et mon ami, Axel, commençait à s'inquiéter. Il y était écrit « ça te dit qu'on se voie à 00h00 dans la forêt ? ». La forêt, je savais exactement où c'était, il s'agissait du lieu où on s'était rencontrés pour la première fois. Mais un rendez-vous aussi tard... C'était quand même étrange. En fin de journée je me préparai, je pris mon téléphone et je sortis.



Il devait être environ 23 h40 quand je pris mon sac. Il faisait nuit quand je quittai la maison et le froid qui s'engouffrait dans mon manteau me fit probablement trembler comme une feuille. La rue était déserte mais pourtant j'avais l'impression qu'on me suivait.

Pour ne rien arranger et accentuer mon angoisse, les lumières des maisons étaient éteintes mais les lampadaires clignotaient de manière frénétique. J'arrivai enfin devant la haie en bois qui menait à la forêt. Je dus l'escalader pour parvenir au bois car la porte était fermée.

Cela faisait au moins dix bonnes minutes que je marchais dans la forêt sans m'arrêter, cependant je me sentais toujours suivi. Les arbres se dressaient devant moi comme pour me barrer le chemin.



Les feuilles craquaient sous mes pieds comme des os qu'on brise à coup de hache. J'avais toujours l'impression que l'on me traquait mais je me dis que cela ne devait être que les feuilles qui bougeaient ou des animaux nocturnes. Ou c'était juste mon imagination.

Finalement, arrivé au lieu de rendez-vous, mon ami n'était pas là, mais à la place je découvris avec horreur qu'il s'y trouvait un tas d'os. Je tentai de me rassurer en me disant qu'il s'agissait d'une mauvaise blague de la part d'Axel et qu'il allait débarquer d'une minute à l'autre pour se moquer de moi.



Mais au bout de quelques minutes et de nombreuses tentatives d'appels il n'y avait aucune trace de mon ami. Puis je me dis que c'étaient probablement les restes d'un animal mort. Le sang qui s'étalait sur le sol n'arrangeait pas la situation. Le cœur battant, je me mis à chercher mon ami ; Je ne l'avais trouvé nulle part. J'éclatai en sanglots, c'était trop pour moi.

Après minuit et demie, j'allais repartir chez moi quand j'entendis des bruits sourds provenant de non loin d'ici. Je me remis debout et tendis l'oreille en direction des bruits. Plus j'avancais, plus les bruits me martelaient les oreilles.

J'arrivai devant un bâtiment étrange et un peu délabré. En faisant le tour, je vis qu'il y était écrit « Attention ! Réserve de gaz ! Ne pas entrer ». C'était juste une réserve de gaz, pas une salle de torture. Quand je revins à l'entrer, j'essayai de forcer la porte, mais celle-ci restait fermée. J'allais repartir chez moi quand la poignée de la porte s'abaissa et elle s'ouvrit. Voilà, ce n'était qu'Axel qui me faisait une blague et tout allait s'arranger.



Malheureusement ce ne fut pas le cas car une ombre obscure, difforme, aux yeux rouges s'avancit lentement vers moi en traînant des pieds similaires à un zombie dans un film d'horreur. Comme si ce n'était pas suffisant, il tendit la main vers moi pour m'attraper. Je me retournai et sans regarder en arrière, je courus, glacé d'horreur et traçai à une vitesse qu'il me trouvait impossible jusque-là. Malgré cette intense situation, je me mis à penser que je n'avais pas besoin de ces cours de sports dans lequel des professeurs nous demandent de courir sans en faire autant. On m'avait toujours dit que l'humour était la meilleure façon de déstresser mais je ne savais pas qu'il avait autant raison.

En quelques minutes, j'arrivai enfin à la haie en bois. Cela ne m'arrêta pas pour autant. Je sautai par-dessus la barrière et continua à courir, hors d'halène vers chez moi. Quand j'arrivai enfin chez moi, je me retournai précipitamment, fermai la porte à double tour. J'appelai : « Maya, tu es là ? » Aucune réponse... Sans doute était-elle sortie avec ses amies. En rentrant dans ma chambre, je m'étalai sur mon lit en soupirant. « Quelle journée... » Quand j'y repense, la situation était très étrange. Qu'est-ce que j'avais vu ? Est-ce qu'il s'agissait d'un rêve ? D'une hallucination ? C'était sûrement le gaz qui m'avait fait délirer. « Il faut que j'arrête de dormir toute la journée sinon je vais confondre mes rêves avec la réalité. » Il fallait stopper cette manie de parler à voix haute tout seul, c'était gênant. J'étais tellement fatiguée, j'aimerais dormir. Juste une minute...

D'un coup, un bruit sourd me réveilla. Je regardai l'heure et il était cinq heures du matin, j'entendis des grincements à la porte, je me levai pour aller voir ce qu'il se passait et quand je regardai au trou de la porte, personne... Je commençais à penser que je devenais fou mais j'entendis une femme crier, je me rendis compte qu'il n'y avait personne chez moi. J'allai regarder à la porte, je l'ouvris, quand soudain, je vis une lettre écrite avec du sang cela disait « Fuis ou tu vas mourir cette nuit » je levai la tête et je vis ma mère pendue à un arbre juste devant.



Je montai jusqu'à ma chambre en courant, je pris mes affaires rapidement et mon téléphone et je voulu passer par la porte, mais j'entendis des bruits qui venaient vers le bas. Je sautai par la fenêtre pour sortir de la maison je courus jusqu'à la forêt puis je me retournai pour voir pour la dernière fois ma maison. Sauf qu'à la fenêtre de ma chambre je vis l'ombre avec des yeux rouges, un sourire sanglant, et l'ombre tenant par les cheveux la tête de ma mère. Je continuai à courir quand j'entendis des rires, c'était le sien, celui de l'ombre, celui qui avait tué ma mère.

Alors que je courrais sans m'arrêter, mon téléphone sonna. C'était ma mère. Tremblant, je le décrochai mon portable. « Salut mon chéri ! Es-tu bien à la maison ? J'arrive dans 10 minutes normalement.

-Ou...ouuui. Gros bisous à toutes ! »

Rassuré, je raccrochai mon téléphone immédiatement avant de me diriger en courant vers la maison.

Arrivé au lieu du crime, aucune trace de ma mère. Tout allait bien, ce n'était certainement qu'un très, très mauvais rêve. Ma mère arriva pile poil devant la maison avec sa voiture. Elle sortit de sa voiture, me gratifia d'un sourire aimable et m'invita à entrer. Soulagé, j'allais la suivre mais tout à coup, j'aperçus un petit morceau de papier sur le trottoir. Je me penchai pour l'attraper et là, il y était écrit : « Fuis ou tu vas mourir cette nuit. »



Fin